

---- qu'est ce que tu en dis, chérie ?

---- vraiment on aura tout vu, tout entendu, répondit Ourida à son époux, si cela t'intéresse à perdre ton surplus de temps, toi qui ne fais rien et débordes d'énergie à te rendre malade, vas y comme un gosse retourner t'asseoir sur des petits bancs en bois.....

L'épouse qui émit ses paroles, plaisantait et pensait que son mari faisait de même. Elle fut surprise par ce dernier qui continua ainsi :

---- depuis un certain temps une sorte de doute cherche à se frayer un chemin dans l'enchevêtrement de mon esprit ; j'hésite beaucoup plus qu'auparavant. Il me semble des fois avoir fait fausse route ; d'être passé carrément à côté de la plaque. Ce qui est sûr c'est : soit que le monde a changé ou bien c'est moi qui perd de la vitesse et n'arrive plus à suivre sa marche. Des fois, je trouve que les gens ne sont plus ce qu'ils étaient. Dans un passé récent, le sentiment de la honte occupait une place dans la société. Le qu'on dira-t-on constituait un frein naturel et régulait la marche de tout un chacun. Mais à quoi bon énumérer les vertus d'antan lorsque la vie me file entre les doigts alors que moi je m'obstine à m'accrocher à une échelle de valeur renversée !!!

---- alors, assura Ourida, inévitablement tu dois passer par les bancs de cette école ?

---- inévitablement, oui, parce que avec moi, les choses il faut qu'elles soient claires ; sinon je ne changerai pas d'un iota sans savoir pourquoi.

Chapitre: II

S f w i l l t ! S f w i l l t !

Le sous – chef – conducteur – travaux ôta le sifflet de sa bouche pour crier à ses ouvriers :

---- c'est l'heure de la pause ; vous avez une heure devant vous et gare aux retardataires !

A ce moment précis Moh – el-bossu qui trimait sans s'arrêter un seul instant, dégoulinant de sueur essaya de se redresser. Il le fait avec peine jusqu'à sentir sa colonne vertébrale craquer. Hélas, à cause de sa bosse, il demeura le dos vouté et pour compenser le manque à gagner il leva la tête et fixa le ciel. Scrutant les alentours il traina ses savates, titubant comme un homme ivre vers un grand arbre, loin de ses collègues. Il décrocha une sacoche noire qui pendait à une branche, s'assit, tira un gros pain et un pot rempli d'une ratatouille et attaqua la nourriture avec bruit tel un rapace affamé. Pas plus de dix minutes et voilà Moh-el bossu qui rangea tout en faisant l'opération en sens inverse puis s'étendit à même le sol en fermant les yeux. Malgré une recherche avide, le sommeil ne venait pas, et pourtant il était fatigué à l'extrême. Et les minutes accordées à ce bref répit, la pause de midi,

s'envolèrent telles des mouches l'une reliée à l'autre, une vraie chaîne grise sans saveur ni joie d'une vie qui se consumait. A 16h30, le S f i i i t ! S f i i i t ! Retentira une nouvelle fois mettant fin à une longue journée de dur labeur sous un soleil de plomb, une véritable fournaise à couper le souffle. Moh-el-bossu après avoir décrit un large cercle pour récupérer sa sacoche s'en ira comme de coutume rejoindre son chez-lui. Cela faisait maintenant plus de deux années que cet individu âgé à peine de quarante ans et qui paraissait avoir soixante trimait chez un entrepreneur privé qui s'occupait d'enfuir des canalisations d'eau, d'électricité, de gaz ; un peu partout au gré des marchés décrochés en graissant parfois la patte à des fonctionnaires véreux. Ce boulot vil et salissant, pour une bouchée de pain, el-bossu ne l'a pas eu sans courir à droite et à gauche pendant des mois. Et le vent de l'amertume a soufflé dès le premier jour juste après avoir été embauché. Cependant, cet après midi là Moh-el-bossu – une fois n'est pas coutume – a presque accompli sa tâche en chantant intérieurement. Est-ce là un signe annonciateur d'un changement quelconque, ne serait-ce qu'une lueur minuscule à même d'éclairer la grisaille dans laquelle il se perdait ? Peut-être bien et sa bonne humeur avait pour source une vulgaire page d'un canard. Pas une page quelconque, en effet, car elle comptait parmi tant d'autres une annonce particulière. Moh l'avait trouvée sous son arbre ramenée sans doute par le vent. La page était propre et composait un canard de la journée d'hier. Déjà au premier coup d'œil Moh jugea de son utilité, il l'a pliée en quatre et la fourra dans la poche arrière de son pantalon. Le : plus tard je l'étudierai, se réalisa alors qu'il sirotait son café dans sa minuscule cour. Et l'annonce de l'ouverture d'une école spéciale adultes, lesquels éprouvaient des difficultés toutes natures - confondues mit fin à ses doutes qui lui travaillaient les méninges depuis un bon bout de temps. A leur place se figea une certitude : que tout n'allait plus chez lui. Effaré, en effet, El bossu allait perdre les pédales en dégringolant toujours plus bas. Lui l'intellectuel, creusait de longs tunnels d'une profondeur d'un mètre qui n'en finissaient pas tout au long de la chaussée ! Pendant deux longues années du matin au soir, avec sa pioche et sa pelle, il ajoutait des mètres aux mètres pour en faire des kilomètres, l'échine recourbée, il maudissait le sort à chaque coup de pioche donné à la terre, à chaque pelle chargée puis déversée. Et puisqu'il s'agissait de cours dispensés le soir de 18h00 à 20h00, Moh ne voulait en aucun cas éteindre cette lueur d'espoir mise comme une bougie en travers de son chemin. Donc ce soir là et les jours qui suivirent il était aux anges. Mais à sa femme il ne souffla mot ; elle ne l'aurait pas pris au sérieux, un grand diplômé sorti de grandes écoles, normalement a tout compris ou ne comprendra plus jamais.

Chapitre : III

Madame Malika déambulait cet après midi là comme il lui arrivait souvent depuis quelques temps. Et si elle n'avait plus rien à espérer de la vie, à perdre non plus car elle avait vidé son sac et l'avait secoué chassant la poussière accrochée à son fond. Oui, en effet, elle qui a

campé entre quatre murs durant plus de dix ans, le temps de mettre neuf gosses au monde, elle a ouvert la porte de sa cage doucement en prenant tout son temps et faisait le touriste découvrant une ville qu'elle a oublié et semblait la redécouvrir. Tout a changé à une allure vertigineuse ; le petit patelin s'est transformé en une ville qui ne gardait du passé que quelques vestiges sans quoi on se perdait facilement dans ce lieu devenu méconnaissable. Même que tout au début elle feignait de sortir uniquement par nécessité ; par la suite giflée par la brise du dehors, sans gêne donc, elle circulait un peu partout et sortait pour un rien puisqu'elle était libre et n'avait de compte à rendre à personne. Le beau père, un vieux bonhomme qui indiquait l'itinéraire à suivre, était mort et avec sa disparition la belle mère ne faisait pas le poids ; à son âge son veuvage constituait une récréation avant son passage dans l'au-delà. Quoique libre, Malika ne s'entait pas dans sa peau. Intérieurement, elle s'avouait des fois que son comportement n'est pas la solution aux multiples problèmes qui naissent puis mouraient sans apporter une explication quelconque. pourrait-on parler d'une famille au sens propre du terme lorsque les trois parties qui la composent à savoir le père, la mère et les enfants, chacun tire la corde de son côté jusqu'à la rompre ? Et même si le père eu égard à sa maladie, n'était pas à incriminer ; que ses enfants ne saisissaient pas le sens de ce qui leur arrivait et aspiraient à jouer comme leurs semblables, elle Malika, son comportement à ignorer un tant soit peu la fange dans laquelle elle s'enlisait, était-il sans reproche ? N'ayant pas le courage de mettre à nu son problème lequel certes était un spécimen rare, Malika au contraire en rejetant sa haine sur les gens de sa connaissance qui menaient une vie sans ennuis graves, les rendait presque responsable de son malheur, elle fuyait par la même occasion la réalité avec sa face hideuse qui la cernait de toutes parts. Et pourtant, jusqu'à la date de son mariage avec Mr. Didou, elle était heureuse ! Elle baignait dans la joie et l'avenir elle le représentait plein de bonheur. Elle ne s'est jamais douté qu'un large pan de la vie du prétendant lui a été caché pour faciliter la transaction car il s'agissait de la liquider tout bonnement ; parvenue à l'âge adulte, une femme doit être accrochée à un homme, un point c'est tout. Mais son aveuglement a pour origine qu'elle a toujours vécu richement ; que son futur époux, instituteur de profession, hériterait d'un verger d'agrumes. Et les signes avant-coureurs de sa culbute dans un précipice ont montré leur nez, le jour-même de ses noces. Cinquante dinars tirés d'une boîte d'allumette, pliés en quatre ! Voilà ce que sa future belle mère lui a remis la veille de son mariage alors que de coutume chez les gens de sa classe les mille dinars étaient sans discussion. Allant de stupéfaction à l'étonnement et vice versa, elle a amorcé un virage dangereux qui l'a menée là où elle campait actuellement et ce par étapes successives se dessinant dans son lointain horizon. Ainsi, en apercevant une affiche collée à un mur d'une épicerie, elle pensa tout d'abord à un avis de recherche ou l'annonce d'un gala de ceci ou de cela qu'on organisait à la salle des fêtes, une semaine culturelle n'était pas à écarter. Curieuse, Malika voulut y jeter un coup d'œil furtif puis continuer son chemin. Elle n'en crut pas ses yeux.

---vraiment, il y en a de quoi se marrer, s'écrit Malika.

En redémarrant lentement en trainant ses claquettes, Malika ne cessa de réfléchir :

--- une école de la vie !? Ça existe ça !?

Elle qui a eu la chance de fréquenter l'école pour un petit bout de temps, savait dûment, en ce qui la concernait, qu'à l'école on apprend à lire et à écrire. Plus tard, certaines jeunes filles devenaient institutrices ou infirmières, pas comme elle. A quelques exceptions près, elle a vu à la télévision une ou deux femmes qui occupaient des postes de travail dans l'administration ou bien directrices de machin je ne sais quoi. Malika qualifiait ses gens d'oiseaux rares, pensait qu'il s'agissait surtout de filles de grands messieurs ayant des connaissances là où sont vissées les lampes. Mais une école de la vie ; c'est plutôt, l'expérience de tout un chacun selon la classe à laquelle il appartient ; les problèmes auxquels il est confronté ; la nature-même de cet individu, s'il est fouineur et cherche à comprendre, ou bien vit avec les pieds sur terre et la tête dans les nuages : voilà comment de quelle manière Malika concevait l'école de la vie. Pas un établissement éducatif. De toute façon, elle devait y jeter un bref coup d'œil, peut être cela lui donnera une idée sur le mal qui la rongait.

Chapitre : IV

Lounes avait une idée bien définie sur le mariage auquel il devait inévitablement consentir. Lui, l'esprit méthodique, savait très bien où il allait. Pour ce passage de la situation de célibataire à celle où il se trouverait uni à une compagne, il avait pensé et médité pendant de longues années. Son enfance qui lui sembla une éternité rude et amère à ne pas croquer ; puis son adolescence où il prit conscience de l'énorme différence qui le singularisait, lui et sa famille, de beaucoup de voisins, lui ont donné la chaire de poule et le faisait trembler d'effroi quant à la manière d'appréhender une vie en qualité de chef de famille. Dans cette optique, une fois le type de femme, idéale, qui lui irait le mieux, étant définie, Lounes se lança dans l'aventure. Seulement, l'aboutissement a mis du temps Pour se profiler dans son lointain l'horizon. Pourquoi, cela ? En premier abord, Lounes avait pris du retard, pour comprendre et se situer dans l'espace. Ensuite, il n'a jamais imaginé qu'il pourrait avoir opposition à son projet lequel tout compte fait, en surface, avait un caractère flou et imprécis. Comment pourrait-on concevoir qu'un jeune homme bien bâti, qui respirait la bonne santé, sans un défaut apparent, s'intéresserait-il, toujours à une femme malade ; ou plus vieille que lui de vingt années : ou presque muette et j'en passe !?

Le cinéma a duré quatre années. Par la suite devant son intransigeance, ses parents ont été comme contaminés par son virus et ont fini par lui emboîter le pas ! Beaucoup plus, ils ont voulu persuader ses frères et sœurs de le soutenir, lui Lounes, qui faisait là une affaire qui allait honorer toute la famille en espèce et en nature. Ce que Lounes n'a jamais imaginé encore, c'est à partir de cet instant il allait donner, donner à perdre haleine et ne rien recevoir en contre partie. Sa femme une Aicha-radjel (garçon raté), ne connaissait pas la